VICARIAT DU MACKENSIE

Extrait d'une lettre du R. P. Duport au R. P. J. Lemius,

Procureur Général.

Mission St-Joseph, Fort Résolution. Mackensie, 1er février 1913.

Sur l'invitation de Sa Grandeur Mgr Breynat, j'ai fondé pour les enfants de notre école Saint-Joseph une petite Congrégation des enfants de Marie. Je voudrais la faire agréger à Rome et je viens vous prier de vouloir bien régler cette petite affaire. Vous aurez ainsi occasion de coopérer directement au bien de ces chers enfants des bois. Notre école, placée sous la haute direction de Mgr Breynat, comprend : 10 religieuses de la Charité de Montréal et 70 enfants, dont 32 garçons et 38 filles. Elle est prospère, donne des consolations présentes et beaucoup d'espoir pour l'avenir. C'est un des plus puissants moyens que nous ayons pour relever le moral de notre population nomade, car il est bien difficile de se mettre en contact avec nos bons sauvages. La plupart ne viennent à la mission qu'une fois par an et encore, ce n'est que pendant quelques jours qu'ils peuvent rester avec nous. Les visites dans les camps produisent toujours un grand bien. Nos gens sont heureux d'avoir le Père au milieu d'eux, et montrent tous une grande bonne volonté pour profiter de sa présence. Ces visites, toutefois, ne se font qu'au prix de bien des sacrifices. Quand on part pour la visite d'un camp, on part avec la certitude d'accomplir un jeûne ecclésiastique des plus rigoureux. Témoin ce brave Père Bousso qui a passé le temps de l'Avent dernier au milieu des «Plats côtés de Chien.»

Il a été obligé plus d'une fois d'aller demander d'une loge à l'autre une part de poisson pour son dîner. Le R. P. Mansoz de la mission St-Joseph pourrait également vous dire ce que c'est que de passer quinze jours au milieu de Montagnais qui sont eux-mêmes dans la disette et qui jeûnent. Il en a fait l'expérience dernièrement. Mais, m'objecterez-vous peut-être : pourquoi donc n'emportez-vous pas des provisions suffisantes pour vous-mêmes? On y a renoncé depuis longtemps, la raison en est qu'avant d'arriver à destination toutes vos provisions sont inévitablement épuisées par les sauvages de bonne volonté qui vous accompagnent. Quand ils sont dans l'abondance, les sauvages de nos contrées sont très généreux : celui qui a donne sans difficulté à celui qui n'a pas. Quand l'un d'entre eux se trouve dans l'abondance, ce qui est assez rare, il met sa gloire à inviter tout le monde, et dans un festin, il fait disparaître tout ce qu'il a. Dans ces conditions, ils trouveraient bien étrange le Père qui ne ferait pas de même. Aussi, bon gré mal gré, il est obligé de desserrer le sac et de partager ses provisons avec tout le monde. Qu'il y en ait peu ou qu'il y en ait beaucoup, c'est égal; dès lors qu'il a tout épuisé il a satisfait tout son monde. Alors que lui reste-t-il? Il fouille une dernière fois au fond de son sac et tâche d'en tirer la bonne humeur; parfois, c'est tout le menu de son souper. Avec cela il dort tranquille, bien certain que l'indigestion ne troublera pas son sommeil à la belle étoile.

Ces petits inconvénients, mêlés à quelques autres, ne sont qu'un attrait de plus à de nouvelles tentatives. Ce n'est qu'à de rares intervalles que nous pouvons trouver nos gens dans les camps. Le plus souvent, se trouvant dans la disette, nos sauvages se séparent les uns des autres pour couvrir une immense étendue où, vu leur petit nombre, ils trouvent plus facilement leur subsistance. On comprend aisément que dans ce cas la visite des camps est moralement impossible.

Nous sommes actuellement en plein hiver. Durant le mois de janvier le froid a été très intense; le thermomètre est resté constamment au-dessous de 20 degrés centigrades de froid et il est même descendu jusqu'à 50. Vous avouerez que par un temps pareil il ne doit pas faire beau rôder dans les bois ou sur les lacs en quête de lièvres ou de poissons. C'est pourtant ce que font nos sauvages cet hiver et ce que nous sommes obligés de faire nous-mêmes tous les jours. Le renne, qui généralement venait prendre ses quartiers d'hiver dans nos parages et nous apporter l'abondance, fait complètement défaut. Nos pêches d'automne et d'hiver ont été infructueuses. La divine Providence a pourvu à cette année de disette en nous envoyant une surabondance de lièvres. Que voulez-vous de mieux? me direz-vous. Hélas! le lièvre si estimé dans vos pays est considéré ici, et avec raison, comme la dernière des nourritures. On le mange pour s'empêcher de mourir de faim; et je pense que beaucoup d'amateurs des vieux pays seraient de notre avis s'ils se trouvaient à la cuisine de nos sauvages durant une semaine seulement. Les apprêts qu'on leur fait subir sont tout primitifs, on écorche la bête qui est dure à force d'être maigre, car elle meurt de faim, et faute d'assaisonnement on la fait bouillir dans l'eau. On ne peut même pas dire qu'elle cuit dans sa graisse, puisque à cette époque les lièvres meurent de faim et de froid. Un détail que vous aurez de la peine à croire. Quand un lièvre vivant, pressé par la faim, rencontre un lièvre gelé, il lui mange les oreilles. On prend les lièvres au lacet. Chaque jour, un de nos bons frères part de bon matin visiter ses lacets et revient le soir avec une provision de 25 à 30 de ces pauvres bêtes.

Dernièrement le R. P. Mansoz, de retour de sa mission auprès des sauvages, voyant que la capture n'était pas suffisante, partit lui aussi tendre des collets. Quelques heures après il revenait ensanglantant la neige à chaque pas. En faisant son chemin à travers bois, il s'était donné

un formidable coup de hache au pied gauche. Il en a été quitte pour un mois de repos complet. Nous avons encore du poisson pour jusque vers Pâques, et quand vous recevrez cette missive, nous ne serons pas loin de la fin. Alors ce sera au jour le jour qu'il nous faudra chercher notre subsistance. Nous avons une entière confiance en notre puissant patron et protecteur. Bien des fois déjà St Joseph nous a secourus, et jusqu'à ce jour le nécessaire pour nous et les nombreux enfants de nos écoles ne nous a jamais fait défaut.

Sa Grandeur Mgr Breynat se trouve parmi nous depuis l'automne; sa santé, sans être florissante, va lui permettre d'entreprendre un voyage jusqu'à Winnipeg. Les santés sont en général satisfaisantes, nos enfants surtout se portent à merveille. Je voudrais bien vous parler encore de ces bons enfants, mais ma lettre est déjà bien longue. Qu'il me suffise de vous dire que le bien qui se fait parmi eux est visible, surtout depuis que nous suivons les directions du Saint-Père. Si vous avez occasion de voir ce Très Saint-Père dites-lui tout le bien qu'il fait parmi nous et toute l'affectueuse vénération que lui portent ceux de ses enfants — les plus pauvres et les plus éloignés — qui se trouvent au Mackensie à la mission Saint-Joseph.

Veuillez, etc.

A. Duport, *O. M. I.*